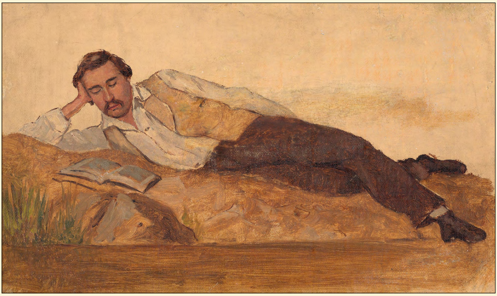
1500
AD
Albertus Durerus Noricus
ipsum me proprijs sic effin-
gebam coloribus aetatis.
anno XXVIII.

Robert Louis Stevenson

Aes triplex

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Albrecht Dürer (1471-1528), *Autoportrait à la fourrure* (1500), collection de l'Alte Pinakothek, Munich, Allemagne.



Frances Matilda Van de Grift Osbourne Stevenson (1840-1914), *Portrait de Robert Louis Stevenson* (1876), collection de la Beinecke Library de l'Université Yale, New Haven, CT, États-Unis.

AES TRIPLEX *

LES CHANGEMENTS que la mort provoque dans nos vies sont tellement brutaux et définitifs en eux-mêmes, tellement tristes et terribles de par leurs conséquences, qu'ils représentent dans l'existence humaine une expérience unique, à laquelle rien sur terre ne peut être comparé. La mort surpasse tous les accidents de la vie parce qu'elle en est le dernier. Parfois la mort fond brutalement sur ses victimes, pareille à un bandit ; parfois elle s'installe pour un long siège et en une vingtaine d'années monte lentement à l'assaut de la citadelle. Lorsqu'enfin son œuvre est accomplie, il reste la douleur et la désolation dans la vie des autres ; disparaît aussi le lien par lequel bien des amitiés tenaient encore. Il n'y a plus que des chaises que personne n'occupe, des promenades solitaires et des lits où la nuit une place reste vide. Et quand elle prend nos amis, la mort ne nous les prend pas complètement ; elle nous nargue en laissant une dépouille dont la présence tragique devient bientôt intolérable et qui doit être rapidement soustraite à nos regards. De là toute une suite d'images et de coutumes qui marquent nos esprits, depuis les pyramides d'Égypte jusqu'aux gibets et arbres des pendus de l'Europe médiévale. Même les plus pauvres s'entourent de quelque faste pour aller vers la tombe ; des stèles sont érigées en mémoire de ceux dont le souvenir s'évanouira ; et, afin de témoigner un peu de respect aux dépouilles de nos amis ou de nos bien- aimés, nous nous devons de leur offrir un cérémonial d'un sinistre ridicule, tandis que le croque-mort payé pour l'occasion parade devant la porte. Tout cela, et bien d'autres pratiques du même genre, soutenues par l'éloquence des poètes, a largement contribué à induire l'humanité en erreur ; bien plus, de nombreuses philosophies ont donné corps à cette erreur en l'appuyant de toute la force de la logique – même si la vitesse à laquelle se succèdent les événements dans la vie réelle ne laisse aux gens que peu de temps pour penser, ce qui en pratique leur évite de s'égarer dangereusement.

* Allusion à Horace (*Odes*, I, 3) : « *Illi robur et aes triplex / circa pectus erat* [...] » (« Il avait le cœur bardé de chêne et de triple airain »).

En fait, bien que peu de choses soient évoquées avec des murmures plus craintifs que cette perspective de la mort, il ne se trouve presque rien qui ait aussi peu d'influence sur notre comportement lorsque tout va bien. Nous avons tous entendu parler de ces villes d'Amérique du Sud bâties sur le flanc de volcans en feu et de la façon dont, même au cœur de ces régions terrifiantes, les habitants ne sont pas davantage impressionnés par la présence solennelle de la mort que s'ils grattaient la terre de leur jardin dans le coin le plus vert de l'Angleterre. Il se donne des sérénades et des soupers, les buissons de myrte abritent nombre de scènes galantes ; et pendant ce temps les fondations tremblent sous les pieds, les entrailles de la montagne grondent et à tout moment la destruction peut jaillir et envahir le ciel, sous le clair de lune, pour précipiter dans la poussière toutes ces scènes de réjouissance. Pour les hommes très jeunes, ainsi que pour ceux qui sont totalement dépourvus d'imagination, il y a une insouciance et un désespoir indescriptibles dans une telle vision. Il ne leur semble pas concevable que des gens mariés, respectables et propriétaires d'un parapluie puissent avoir assez d'appétit pour souper à quelque distance d'une montagne en feu ; des relents de débauche commencent à envahir la vie de tous les jours quand elle est menacée de si près par le malheur ; et il semblerait même qu'il soit impossible de déguster fromage et salade dans de telles conditions sans éprouver quelque défiance à l'égard du créateur. Cela devrait être un endroit réservé aux ermites vivant dans la prière et la mortification ou à d'authentiques vauriens noyant leurs soucis dans des orgies perpétuelles.

Pourtant, à bien y réfléchir, la situation de ces citoyens du sud de l’Amérique n’est qu’un pâle reflet de la condition humaine en général. Notre monde lui-même, dans sa course rapide et aveugle à travers des espaces surpeuplés, au milieu d’un million d’autres mondes lancés, eux aussi, dans une course rapide et aveugle vers des directions opposées, n’est pas à l’abri d’une collision qui le ferait exploser comme un pétard à deux sous. Et puis, si l’on considère toutes les pathologies possibles, le corps humain dans toute sa complexité est-il autre chose qu’un simple sac rempli d’explosifs ? La moindre partie de l’organisme représente un aussi grand risque pour l’économie de l’ensemble que le magasin à poudre pour le bateau tout entier ; et chaque fois que nous respirons, chaque fois que nous mangeons, nous mettons en péril un ou plusieurs de nos organes. S’il est vrai, comme certains philosophes le prétendent, que nous nous accrochons avec tant de force à la vie en soi, ou si nous éprouvons vis-à-vis de l’événement destructeur mettant fin à tout ne serait-ce qu’une partie de la peur qu’ils nous imaginent, alors les trompettes pourraient bien sonner dans l’heure, personne ne les suivrait pour aller livrer bataille – le pavillon de partance aurait beau être hissé, qui monterait sur un bateau prenant la mer ? Essayez de vous figurer (si ces philosophes avaient raison) quelle préparation mentale serait nécessaire avant d’affronter le péril quotidien qu’est la table du dîner, un endroit plus meurtrier que n’importe quel champ de bataille de l’histoire, où une très grande majorité de nos ancêtres ont tragiquement perdu la vie ! Quelle femme se laisserait prendre au charme du mariage, beaucoup plus dangereux pour elle que le plus houleux des océans ? Qu'en serait-il de la vieillesse ? Car une fois franchi un certain cap, nous nous apercevons qu'à chaque pas que nous faisons sur le chemin de la vie la glace devient plus mince sous nos pieds ; et tout autour de nous ainsi que derrière nous, nous voyons ceux de notre âge passer au travers. Lorsqu'un homme a dépassé soixante-dix ans, c'est un pur miracle qu'il soit encore en vie, et quand il met sa vieille carcasse au lit le soir, le risque est énorme qu'elle ne revoie jamais le jour. Cela perturbe-t-il réellement les vieillards ? Pas du tout. Ils n'ont jamais été plus gais ; ils prennent leur grog après dîner, racontant les histoires les plus lestes qui soient ; lorsqu'ils apprennent la mort de gens ayant à peu près leur âge ou plus jeunes qu'eux, ils réagissent non pas comme si c'était un sinistre avertissement, mais éprouvent un plaisir tout enfantin à l'idée d'avoir survécu à quelqu'un ; alors qu'un courant d'air pourrait éteindre la flamme vacillante de leur vie comme celle d'une simple chandelle, ou qu'un faux-pas pourrait les faire se briser comme du verre, leurs vieux cœurs restent forts et résistent à la peur, et ils traversent, le rire aux lèvres, ces années de la vie humaine à côté desquelles la vallée de Balaklava * était aussi sûre et paisible que le terrain de criquet d'un village le dimanche. Il peut être judicieux de se demander si (uniquement du point de vue du péril encouru) Curtius plongeant dans le gouffre ** réalisa un exploit beaucoup plus audacieux que n'importe quel vieillard de quatre-vingt-dix ans qui se déshabille et monte dans son lit.

* Balaklava est un petit port aujourd'hui rattaché à la ville de Sébastopol, en Ukraine. Lors de la guerre de Crimée, le 25 octobre 1854, c'est dans ses environs que la cavalerie anglaise effectua une charge célébrée par le fameux poème de Tennyson,

« The Charge of the Light Brigade ».

[**] Vers 360 avant J.-C., le jeune Curtius, connu pour sa bravoure, se serait jeté tout armé dans un gouffre apparu au milieu du Forum pour sauver Rome des périls annoncés par un oracle.

En effet, s'il est un sujet qui suscite de constantes interrogations, c'est bien l'inconscience et la gaieté avec lesquelles l'humanité progresse dans la Vallée des Ombres de la Mort. Le chemin n'est qu'un désert jalonné de pièges avec, au bout, pour ceux qui redoutent la dernière épreuve, l'anéantissement inévitable. Pourtant nous traversons tout cela avec allégresse, comme une fête pour le Derby[*]. Le lecteur se souvient peut-être de l'une des sources d'amusement de Caligula divinisé : il encouragea une foule de badauds à s'aventurer sur le pont qu'il avait fait construire au-dessus du golfe de Baïes et, au moment où ils s'amusaient le plus, il lâcha sur eux sa garde prétorienne et les fit précipiter à la mer. C'est une image assez ressemblante de la façon dont la nature traite les hommes lors de leur passage sur terre. Notre partie de plaisir connaît simplement des hauts et des bas, même si elle dure peu de temps, et c'est dans des eaux profondes, qu'aucun nageur ne traversera jamais, que les pâles prétoriens de dieu finissent par nous jeter !

[*] Le *Derby Day* ou *Derby d'Epsom* est l'une des plus grandes courses hippiques au monde. Depuis 1780, elle se déroule chaque année au mois de juin dans le sud de l'Angleterre.

Nous vivons ce que dure la flamme d'une allumette ; nous faisons sauter le bouchon d'une bouteille de limonade au gingembre, et le tremblement de terre nous engloutit à l'instant. N'est-il pas bizarre, n'est-il pas incongru voire, au sens le plus juste du terme, incroyable que nous attachions tant d'importance à la limonade au gingembre et que nous fassions si peu de cas du tremblement de terre dévastateur ? Plus nous y réfléchissons, plus il devient difficile de comprendre le sens de ces deux expressions : l'amour de la Vie et la peur de la Mort. C'est un fait bien connu que la grande majorité des accidents de bateau pourraient être évités si les gens tenaient l'écoute en main au lieu de la larguer ; pourtant, sauf à être un marin quelque peu tyrannique ou un terrien aux nerfs fragiles, il n'est pas une seule créature du bon dieu qui ne largue l'écoute.

Étrange exemple de l'insouciance de l'homme et de son impudente audace face à la mort !

Nous soulevons des questions insolubles lorsque nous utilisons des expressions métaphysiques dans la conversation quotidienne avec un superbe manque d'à-propos. Nous n'avons aucune idée de ce qu'est la mort même si nous savons dans quelles circonstances elle peut survenir et quelles conséquences elle peut avoir pour les autres ; et bien que nous ayons quelque expérience de la vie, il n'est pas un homme sur terre qui soit parvenu à un degré d'abstraction suffisamment élevé pour avoir la moindre idée du sens que peut avoir le mot « vie ». Toute la littérature, depuis Omar Khayyâm jusqu'à Thomas Carlyle ou Walt Whitman, n'est qu'une tentative pour décrire la condition humaine avec une certaine hauteur de vue et ainsi parvenir à une Définition de la Vie s'appuyant sur son observation. Nos sages nous donnent la meilleure réponse qu'ils puissent nous offrir quand ils nous disent qu'elle est nuée, spectacle, ou qu'elle est de la même étoffe que les songes*. La philosophie, au sens le plus strict, s'est attelée à la même tâche depuis la nuit des temps ; et après qu'une myriade de têtes dégarnies se sont penchées, perplexes, sur le problème et que des litanies de mots mis bout à bout ont fini par former des volumes arides et obscurs, la philosophie a eu l'honneur de nous présenter, avec une modeste fierté, sa contribution à la recherche : à savoir que la vie est une Permanente Possibilité de Sensation**.

Splendide résultat, en vérité ! Un homme peut aimer le bœuf, ou la chasse, ou une femme ; mais il n'y a aucune chance, vraiment aucune, qu'il aime une Permanente Possibilité de Sensation ! Il se peut qu'il ait peur d'un précipice, d'un dentiste, d'un ennemi imposant et muni d'une matraque, ou même d'un croque-mort, mais certainement pas de l'idée abstraite de la mort. Nous pouvons jouer avec le mot vie et sa douzaine de sens différents jusqu'à ce que nous soyons las de jouer ; nous pouvons discuter dans divers langages de toutes les philosophies de la terre, mais un fait demeure indubitable – nous n'aimons pas la vie, tout préoccupés que nous sommes de la conserver ; à vrai dire nous n'aimons pas la vie du tout, mais le fait d'être vivant. Les moins prudents se reposent quelque peu sur la providence ; aucun homme ne vit en permanence avec la conscience du temps qui passe ; mais bien que nous espérions être en bonne santé, avoir beau temps, du vin et du

---

* Voir Shakespeare, *La Tempête,* acte IV, 1, 156-157 : « *We are such stuff as dreams are made on* [...]. » (« Nous sommes de la même étoffe que les songes »).

** Allusion à John Stuart Mill, *Examen de la philosophie d'Hamilton* (1865) : « *Matter, then, may be defined, as the Permanent Possibility of Sensation.* »

travail, que nous aimions être amoureux et contents de nous-mêmes, la somme de ces attentes ne s'élève pas à l'idée que nous nous faisons des possibilités offertes par l'existence et ses problèmes. Ceux qui sont le plus attachés à tous ces bienfaits ne sont pas non plus ceux qui accordent le plus d'importance à leur sécurité personnelle. Les hommes qui portent grand intérêt aux aléas de l'existence, qui tirent du plaisir de la variété des expériences qui nous sont données à vivre, ont plutôt tendance à négliger les précautions et à risquer leur vie pour peu de chose. Certainement l'amour de la vie est plus fort chez un alpiniste affrontant le danger, suspendu à sa corde, ou chez un chasseur qui galope joyeusement sur son cheval en terrain difficile que chez une personne qui suit un régime et effectue sa promenade sur une distance soigneusement calculée afin de se garder en bonne santé.

Il se dit sur le sujet beaucoup de choses absurdes, ignobles, quel que soit le point de vue adopté : il y a les théologiens convaincus qui réduisent la vie à la dimension d'un simple cortège funèbre, si court que c'en est presque choquant, et les incroyants mélancoliques qui aspirent à rejoindre la tombe comme si c'était un monde par trop lointain. Mais au moment où ils tirent leur chaise pour s'asseoir à la table du dîner, tous doivent avoir de temps en temps un peu honte du spectacle qu'ils offrent. En effet, un bon repas et une bouteille de vin valent bien les ouvrages les plus courants sur la question. Quand un homme sent son cœur se réchauffer devant une bonne table, il oublie grand nombre de sophismes et son esprit s'élève jusqu'à un paisible détachement. La mort peut bien frapper à la porte, telle la statue du Commandeur : nous sommes occupés à autre chose, dieu merci, qu'elle frappe ! Partout dans ce monde, les cloches sonnent le glas. Partout dans ce monde, il ne se passe pas une heure sans qu'un homme ne nous fausse compagnie, emportant avec lui ses joies et ses souffrances. Pour nous aussi le piège est posé. Mais nous aimons tant vivre que nous n'avons pas le loisir de cultiver la terreur de la mort. Pour nous, du début à la fin, cette vie n'est qu'une lune de miel, et pas des plus longues. Qui, dès lors, oserait nous blâmer quand nous offrons notre cœur tout entier à cette fiancée resplendissante, aux appétits, à l'honneur, à l'avide curiosité de l'esprit, au plaisir des yeux qui contemplent la nature et à la fierté de nos corps agiles ?

Nous apprécions tous les Sensations, mais pour ce qui est de la Permanence de la Possibilité, un homme ne s'en soucie généralement que lorsqu'il a le crâne très chauve et que ses sens sont passablement émoussés. Que nous considérions la vie comme une impasse menant à un mur aveugle – un simple cul-de-sac, comme disent les Français – ou que nous la voyions comme un vestibule ou un gymnase où nous attendons notre tour et nous préparons à affronter un plus noble destin, que nous choisissions de tonitruer du haut d'une chaire ou de gémir sur la vanité et la brièveté de l'existence dans de petits livres de poésie dont dieu est absent, que nous ayons la perspective d'années à traverser en bonne santé et pleins de vigueur, ou que nous soyons sur le point de nous asseoir dans un fauteuil roulant, dernière étape avant le corbillard, dans tous les cas, il n'y a qu'une conclusion possible : un homme ne doit pas écouter la terreur qui le paralyse, mais prendre part à la course qui lui est proposée sans se poser plus de questions. Personne d'autre, sans doute, que notre distingué lexicographe* ne fuyait avec autant de chagrin et de terreur la pensée de la mort ; pourtant nous savons combien sa conduite en fut peu affectée, avec quelle sagesse et quelle assurance il ne cessa d'avancer, et sur quel ton plein de fraîcheur et de gaieté il parlait de la vie. À un âge avancé, il se lança dans son tour des Highlands ; et son cœur, bardé d'un triple airain, ne reculait pas devant vingt-sept tasses de thé alignées côte à côte. De même que le courage et l'intelligence sont les deux qualités les plus dignes d'être cultivées par un homme bon, la première manifestation de l'intelligence est de reconnaître la précarité de notre condition et la première manifestation du courage est de garder la tête haute face à cette évidence. Cette façon d'aller de l'avant, franchement, voire avec quelque impétuosité, sans appréhender l'avenir avec angoisse ni s'attarder sur le passé en de larmoyants regrets, est la marque de l'homme bien armé pour affronter ce monde.

Bien armé non seulement à titre personnel, mais aussi en tant qu'ami et citoyen. Nous n'allons pas chercher la tendresse auprès des lâches ; il n'y a rien d'aussi cruel que la panique, et l'homme qui craint le moins pour sa propre carcasse est aussi celui qui a le plus de temps pour penser aux autres. Cet éminent chimiste qui ne sortait se promener qu'avec des chaussures de sécurité et vivait de lait tiède, exigeait que toute l'organisation de son travail soit réglée sur sa propre digestion. Dès que la prudence commence à envahir le cerveau, comme une funeste moisissure, elle entraîne la paralysie de toute activité généreuse.

---

* Stevenson fait référence à Samuel Johnson (1709-1784), poète et essayiste, figure majeure de l'histoire de la littérature anglaise. Concernant son horreur de la mort, son voyage dans les Highlands et son goût pour le thé, voir James Boswell, *La Vie de Samuel Johnson* (L'Âge d'Homme, Lausanne, 2002).

La victime commence à s'étioler sur le plan spirituel ; peu à peu elle prend goût aux salons où la température reste stable, et sa vie morale est fondée sur le même principe que les chaussures de sécurité et le lait tiède. Lorsqu'ils sont seuls à compter, le soin d'un corps ou d'une âme deviennent si absorbants que tous les bruits du monde extérieur parviennent atténués et affaiblis dans ce salon où il fait toujours doux, et les chaussures de sécurité servent à avancer dans le sang comme sous une averse. Un excès de sagesse nous ossifie ; et le marchand de scrupules finit par être incapable de mouvement. Tandis que l'homme qui a le cœur sur la main et en guise de cerveau une bonne girouette offerte à tous les vents, qui considère que la vie doit être menée avec panache et joyeusement livrée au hasard, a une approche très différente du monde, garde tout son allant et sa vivacité, et trouve dans sa course un élan sans cesse renouvelé qui le porte, s'il sait ne pas se livrer au brasier, jusqu'à la constellation finale. Il assure que le seigneur prend soin de sa santé et protège son âme ; il sait où il va et avance fièrement vers son but au mépris du danger et de l'absurdité de sa condition. La mort le cerne de toutes parts, ses batteries pointées sur lui, comme elles le sont sur nous tous ; il est sans cesse assailli de mauvaises surprises ; de prudes amis, des parents se dressent sur son chemin l'incitant, les bras au ciel et le ton élégiaque, à plus de sagesse ; mais se soucie-t-il de tout cela ? Véritable amoureux de la vie, avec en lui cet enthousiasme et cette spontanéité qui le poussent, comme n'importe quel soldat au cœur d'un affrontement à la fois exaltant et meurtrier, à aller sans faiblir jusqu'au but final. « La paierie ou l'Abbaye de Westminster ! », s'écria Nelson de sa voix claire, jeune et forte. Ce sont là de puissantes motivations, et ce n'est pas pour le bénéfice qu'ils peuvent en attendre, mais pour la simple satisfaction de se sentir en vie, de faire ce qu'ils ont à faire d'une manière ou d'une autre, que les braves au service de leur nation méprisent « l'ortie du danger* » et survolent les obstacles que la prudence leur oppose. Rappelez-vous l'héroïsme de Johnson, rappelez-vous cette superbe indifférence aux limites que la mort impose lorsqu'il commença son dictionnaire et l'amena triomphalement à son terme ! Quel homme, s'il avait la sagesse de penser à tout ce qui peut arriver, oserait se lancer dans une œuvre plus ambitieuse que la rédaction d'une carte postale bon marché ? Qui entreprendrait d'écrire un grand roman-feuilleton, après que Thackeray et Dickens ont tous deux dû s'interrompre à mi-parcours ? Quel homme trouverait le courage de commencer à vivre, s'il s'attardait à prendre la mort en considération ?

* Réminiscence de Shakespeare (*Henri IV*, partie I, acte II, 3) : *« out of this nettle danger we pluck this flower safety »* (« sur l'ortie du danger nous cueillons la fleur de la sécurité »).

Au bout du compte, comment voir là autre chose que sombres et misérables chicaneries ? Se retirer dans un salon où la température est bien réglée pour échapper aux problèmes de la vie – comme si cela n'était pas mourir cent fois, et pour dix ans d'affilée ! Comme si cela n'était pas mourir prématurément, sans même profiter de la triste paix que donne la mort ! Comme si cela n'était pas mourir et être malgré tout le patient spectateur de sa propre et pitoyable transformation ! La POSSIBILITÉ PERMANENTE est toujours là, mais les sensations sont soigneusement tenues à distance, comme si on gardait une plaque photographique dans une chambre noire. Mieux vaut perdre la santé en vivant comme un prodigue que la gaspiller en s'économisant comme un avare. Mieux vaut vivre jusqu'à en finir que de mourir tous les jours dans sa chambre de malade. Surtout commencez votre livre si vous en avez l'envie ; si le docteur ne vous donne qu'un an à vivre, s'il ne sait pas si vous passerez le mois, faites un grand effort et voyez ce qui peut être accompli en une semaine. Ce n'est pas sur le résultat d'une entreprise que l'on devrait se fonder pour rendre hommage à une œuvre utile. Il émane de l'homme qui prend le parti d'agir une force spirituelle qui survit, même s'il disparaît prématurément. Ceux qui de tout cœur ont tenté de faire du bon travail, ont fait du bon travail, même s'il peut arriver qu'ils meurent avant d'avoir eu le temps de le signer. Tous ceux dont le cœur a battu avec une joyeuse force ont laissé un espoir derrière eux et contribué à embellir l'histoire de l'humanité. Et même si la mort prend les hommes dans ses chausse-trappes largement ouvertes alors qu'ils ne sont qu'à mi-chemin, concevant de vastes projets, planifiant des édifices gigantesques, fous d'espérance, la bouche pleine de fanfaronnades, même si sans attendre ils doivent être mis à terre et réduits au silence, n'y a-t-il pas quelque chose de courageux et d'inspiré à finir ainsi ? La vie ne s'achève-t-elle pas avec plus de grâce lorsqu'elle est projetée dans toute sa force, écumante, vers le fond d'un précipice, plutôt que lorsqu'elle se traîne misérablement dans les sables d'un delta ? Quand les Grecs ont énoncé leur bel adage selon lequel ceux qui sont aimés des dieux meurent jeunes, je ne peux m'empêcher de croire que c'est à ce genre de mort qu'ils pensaient. Quel que soit l'âge auquel elle frappe un homme, celui-ci meurt jeune. Il n'a pas laissé à la mort le loisir de priver son cœur ne serait-ce que d'une illusion. Au milieu du joyeux tohu-bohu de la vie, debout sur la pointe des pieds au faîte de l'existence, il passe d'un bond de l'autre côté. Le bruit du maillet et du ciseau à bois s'est à peine éteint, les trompettes ont tout juste fini de sonner qu'auréolée de gloire, cette âme vigoureuse, née sous une heureuse étoile, fait son entrée dans le monde des esprits.

Aes Triplex,
essai de Robert Louis Stevenson (1850-1894),
traduit de l'anglais par Marie Picard (1947-),
est d'abord paru dans le *Cornhill Magazine,*
en avril 1878, puis dans l'ouvrage
Virginibus puerisque, en 1881.

ISBN : 978-2-89854-627-3
© Vertiges éditeur, 2025
Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

– 2 628 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org